

Moi/l'autre

INTRODUCTION

Pourquoi étudier ensemble ces deux notions? Quel est leur lien? Elles renvoient toutes deux à une même réalité depuis un point de vue différent: l'existence des autres autour de moi/de moi et autour, des autres. L'autre: insiste sur la différence irréductible entre moi et les autres, sur l'altérité des autres et la spécificité du moi. Autrui, c'est surtout ce que je ne suis pas, ce que je ne peux pas comprendre. Le moi insiste sur l'identité de fond qui fait que je suis un homme, un homme parmi d'autres. Le moi est aussi La personne, c'est la dignité de la personne humaine. Tout le problème consiste à savoir ce qui l'emporte: notre communauté ou notre altérité? Ce qui fait la difficulté, c'est que nous sommes apparemment placés devant l'alternative paradoxale suivante: soit je privilégie l'altérité c'est à dire la différence avec autrui, et je ne peux plus le connaître. Soit, je privilégie mon identité de Moi, et cet autre que je connais n'est plus l'autre, il est ce que je projette de moi en l'autre.

UN MONDE SANS AUTRUI: Moi sans l'autre

L'égoïsme naturel de l'homme le porte à ne pas tenir compte de l'existence des autres autour de lui: il se comporte comme s'il était seul au monde. Inversement, tout le sens de l'entreprise philosophique revient toujours en quelque sorte à "intégrer" autrui, à penser depuis un point de vue général, c'est-à-dire à ne pas penser seul, à penser en quelque sorte depuis le point de vue de l'autre. On peut se demander ce que serait pour moi un monde dont les autres seraient absents: un enfer ou un paradis? Qu'est-ce que je gagne et qu'est-ce que je perds si autrui disparaissait de mon univers? Le monde ou le moi serait roi sans l'autre.

a) la liberté

Autrui m'apparaît toujours comme une limite à ma liberté: parce qu'il y a les autres autour de moi, je ne peux pas faire tout ce que je veux. Les libertés se limitent entre elles. "Ma liberté s'arrête là où commence celle des autres". La liberté des autres est toujours une menace pour la mienne. C'est pour cela qu'on a besoin du droit: pour rendre possible une coexistence pacifique des libertés. On en déduit donc facilement que si j'étais seul au monde, je serais vraiment libre.

Contre argument de Hobbes dans *le Citoyen* : En fait, il ne s'agirait que de la liberté de l'état de nature. L'homme à l'état de nature n'est pas réellement libre: il peut faire tout ce qu'il veut sans que personne ne puisse lui demander de compte, mais premièrement, il ne s'agit là que de la force, pas de la liberté, deuxièmement, cette force n'est jamais absolue. Personne n'est assez fort pour être toujours le plus fort. Je suis fort, jusqu'à un certain point. En fait, la vraie liberté commence certainement avec les autres

b) la vérité

Si autrui disparaissait de mon univers, j'y gagnerais un autre rapport avec la vérité. En effet, il n'y aurait plus personne pour me contredire, mon opinion prévaudrait, et je serais comme maître de la vérité.

Contre argument. Mais là encore, il s'agit d'une illusion. Cf. Kant: "*Penserions-nous beaucoup, et penserions-nous bien, si nous ne pensions pas pour ainsi dire en commun avec d'autres, qui nous font part de leurs pensées et auxquels nous communiquons les nôtres?*" **Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ?** (III) tr. fr. Philonenko, éd. Vrin, pp. 86-87. C'est-à-dire que même s'il est vrai que l'on ne pense vraiment que si l'on n'est seul, que penser c'est s'isoler, à l'inverse, on ne pense vraiment qu'en gardant les autres à l'horizon. On ne pense vraiment qu'en s'arrachant à

son opinion personnelle, en pensant du point de vue de tout le monde. Penser, c'est se mettre du point de vue des autres, se demander ce que chacun devrait penser sur le sujet qui m'occupe. Une vérité que je suis seul à détenir n'est pas une vérité. Toute vérité demande par elle-même à être partagée, communiquée. Par définition, une vérité, c'est ce qui vaut pour tous, ce sur quoi tout le monde peut être d'accord. Autrement dit, la liberté de penser est fondée sur la liberté d'expression: penser trouve son contenu et sa mesure avec les autres. Non pas "penser pour les autres" au sens de penser à leur place, savoir mieux qu'eux ce qu'il en est, mais penser en vue des autres.

c) le monde et les métamorphoses du moi

Si je suis seul au monde, je gagne évidemment un droit de possession sur toute chose. Je serais seul sujet dans un monde d'objets. Mais je le paye au prix fort, comme on va le voir dans cet extrait de Michel Tournier, Vendredi ou les limbes du Pacifique

La perception et le rapport a la sensation/autrui/le monde/le langage/ les expressions de la sensibilité/ Le Moi et ses métamorphoses

*étude de Tournier

La solitude n'est pas une situation immuable où je me trouverais plongé depuis mon naufrage(...)c'est un milieu corrosif qui agit sur moi lentement, mais sans relâche et dans un sens purement destructif. le premier jour, je transitais entre deux sociétés humaines également imaginaires: l'équipage disparu et les habitants de l'île, car je la croyais peuplée. J'étais encore tout chaud de mes contacts avec mes compagnons de bord. Je poursuivais imaginativement le dialogue interrompu par la catastrophe. Et puis l'île s'est révélée déserte. J'avançai dans un paysage sans âme qui vive.(...) Dès lors je suis avec une horrible fascination le processus de déshumanisation dont je sens en moi l'inexorable travail.

Je sais maintenant que chaque homme porte en lui -et comme au-dessus de lui- un fragile et complexe échafaudage d'habitudes, réponses, réflexes, mécanismes, préoccupations, rêves et implications qui s'est formé et continue à se transformés par les attouchements perpétuels de ses semblables. Privée de sève, cette délicate et fragile efflorescence s'étiole et se désagrège. Autrui, pièce maîtresse de mon univers...Je mesure chaque jour ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice personnel. Je sais ce que je risquerais en perdant l'usage de la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance.

Mais mes relations avec les choses se trouvent elles-mêmes dénaturées par ma solitude. Lorsqu'un peintre ou un graveur introduit des personnages dans un paysage ou à proximité d'un monument, ce n'est pas par goût de l'accessoire. Les personnages donnent l'échelle et, ce qui importe davantage encore, ils constituent des points de vue possibles qui ajoutent au point de vue réel de l'observateur d'indispensables virtualités.

A Speranza, il n'y a qu'un point de vue, le mien, dépouillé de toute virtualité. Et ce dépouillement ne s'est pas fait en un jour. Au début, par un automatisme inconscient, je projetais des observateurs possibles -des paramètres- au sommet des collines, derrière tel rocher ou dans les branches de tel arbre. L'île se trouvait ainsi quadrillée par un réseau d'interpolations et d'extrapolations qui la différençait et la douait d'intelligibilité. Ainsi fait tout homme normal dans une situation normale. Je n'ai pris conscience de cette fonction -comme de bien d'autres- qu'à mesure qu'elle se dégradait en moi. Aujourd'hui, c'est chose faite. Ma vision de l'île est réduite à elle-même. Ce que je n'en vois pas est un inconnu absolu. Partout où je ne suis pas règne une nuit insondable(...) Maintenant, c'en est fait, les ténèbres m'entourent.

Et ma solitude n'attaque pas que l'intelligibilité des choses. Elle mine jusqu'au fondement même de leur existence. De plus en plus, je suis assailli de doutes sur la véracité du témoignage de mes sens. Je sais maintenant que la terre sur laquelle mes deux pieds appuient aurait besoin pour ne pas vaciller que d'autres que moi la foulent. Contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantasme, le délire, le trouble de l'audition... le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un!

Michel Tournier, Vendredi ou les limbes du Pacifique

1) Perception sensible/ expression de la sensibilité du moi

J'étais encore tout chaud de mes contacts avec mes compagnons de bord. Je poursuivais imaginativement le dialogue interrompu par la catastrophe. Et puis l'île s'est révélée déserte. J'avançai dans un paysage sans âme qui vive.(...)

La perception est d'abord empirique, elle existe par rapport à un milieu, elle est la lecture de ce milieu et l'adaptation à la réalité perçue. La perception est sensation. Tout dépend alors de l'appareil perceptif, et en fonction de sa complexité on pourra associer la perception à l'impression (plus durable) et à la mémoire (rappel des impressions). La perception est innée mais la persistance des impressions au delà de la simple perception diffère chez les espèces. Pour Aristote :

Mais bien que la perception sensible soit innée dans tous les animaux, chez certains il se produit une persistance de l'impression sensible qui ne se produit pas chez les autres. Ainsi les animaux chez qui cette persistance n'a pas lieu, ou bien n'ont absolument aucune connaissance au-delà de l'acte même de percevoir, ou bien ne connaissent que par le sens les objets dont l'impression ne dure pas; au contraire, les animaux chez qui se produit cette persistance retiennent encore, après la sensation, l'impression sensible dans l'âme. - Et quand une telle persistance s'est répétée un grand nombre de fois, une autre distinction dès lors se présente entre ceux chez qui, à partir de la persistance de telles impressions, se forme une notion, et ceux chez qui la notion ne se forme pas. C'est ainsi que de la sensation vient ce que nous appelons le souvenir, et du souvenir plusieurs fois répété d'une même chose vient l'expérience, car une multiplicité numérique de souvenirs constitue une seule expérience. Et c'est de l'expérience à son tour (c'est-à-dire de l'universel en repos tout entier dans l'âme comme une unité en dehors de la multiplicité et qui réside une et identique dans tous les sujets particuliers) que vient le principe de l'art et de la science, de l'art en ce qui regarde le devenir, et de la science en ce qui regarde l'être.

Aristote, Organon, IV, Les seconds analytiques, tract. J. Tricot, Éd. Vrin, 2000, pp. 243-244.

L'Île est déserte

expérience du tour et de la visite de l'île

impression renouvelée (fait le tour plusieurs fois)

la sensation d'être seul vient du souvenir : *du souvenir plusieurs fois répété d'une même chose vient l'expérience, car une multiplicité numérique de souvenirs constitue une seule expérience.*

Vérité de cette perception qui apparaît scientifique au sens où il y a permanence d'une perception identique qui se vérifie après expérience (répétition) et reste en mémoire. La pensée peut alors survenir et écrire sur sa propre solitude.

Ici la perception est une simple information sur un monde qui existe hors de moi, mais ma perception est-elle si objective que cela, y-a-t-il véritablement une vérité perçue. La perception

n'engage t-telle pas avec elle tout ce qui la précède ? On voit que la mémoire est une expression de la sensibilité ou liée à elle. Le moi sans mémoire n'est plus une conscience active.

2) Le moi est l'expression constitutive d'un héritage

chaque homme porte en lui -et comme au-dessus de lui- un fragile et complexe échafaudage d'habitudes, réponses, réflexes, mécanismes, préoccupations, rêves et implications

La perception n'est jamais neutre et jamais objective, elle porte en elle déjà comme préalable tout ce qui va la rendre perceptible pour **moi** (aperception = perception consciente). Voir, percevoir, ce n'est pas enregistrer des simples sensation, mais voir c'est toujours déjà interpréter en fonction du passé. La perception est vieille. Elle hérite à la fois des autres perception mixtes et des préjugés.

Il n'existe pas d'oeil innocent. C'est toujours vieilli que l'oeil aborde son activité, obsédé par son propre passé et par les insinuations anciennes et récentes de l'oreille, du nez, de la langue, des doigts, du coeur, du cerveau. Il ne fonctionne pas comme un instrument solitaire et doté de sa propre énergie, mais comme un membre sous mis d'un organisme complexe et capricieux. Besoins et préjugés ne gouvernent pas seulement sa manière de voir mais aussi le contenu de ce qu'il voit, il choisit, rejette, organise, distingue, associe, classe, analyse, construit. Il saisit et fabrique plutôt qu'il ne reflète; et les choses qu'il saisit et fabrique, il ne les voit pas nues comme autant d'éléments privés d'attributs, mais comme des objets, comme de la nourriture, comme des gens, comme des ennemis, comme des étoiles, comme des armes. Rien n'est vu tout simplement, à nu. Les mythes de l'oeil innocent et du donné absolu sont de fieffés complices.

N. Goodman, *Langages de l'art*, Éd. J. Chambon (1990), pp. 36-37.

La perception du moi est aussi vieille que ses préjugés, l'innocence et l'absolu, (et donc la science de la perception aristotélicienne) sont impossibles. Le moi est vieux de ses préjugés, de son éducation et de ses habitudes sociales.

préoccupations, rêves et implications qui s'est formé et continue à se transformés par les attouchements perpétuels de ses semblables. Privée de sève, cette délicate et fragile efflorescence s'étirole et se désagrège. Autrui, pièce maîtresse de mon univers...

Sans cet attouchement (rapport au corps) avec l'autre, l'absolu devient relatif, il peut aller jusqu'à la perte totale de l'objectivité : le moi se perd lui-même. Sans l'autre, il n'y a pas de monde autonome.

Le monde sera doué de réalité dans la mesure où il y a, inscrite dans l'image que j'en ai, quelque chose qui indique que la réalité peçue par mes sens est indépendante de mes sens. Il faut que quelque part le monde dépasse la perception qu'en a le moi pour que cette perception soit la perception d'une réalité autonome. Le paradoxe est donc que je dois voir, dans ma première perception, que je ne vois pas tout de l'objet, qu'il y a plus, d'autres points de vue possibles que celui que j'ai actuellement. Or sans autrui, le monde reste mon monde et ma simple perception reste subjective. Je pourrais tourner autour de l'objet, mais je ne ferai que remplacer un point de vue par un autre, sans dépasser ma perception. Il faut donc, pour

percevoir, non l'objet en tant que perçu, mais l'objet en tant que réel, que je le perçoive comme pouvant être perçu en même temps par moi et par quelqu'un d'autre, depuis un autre point de vue. *Autruï, pièce maîtresse de mon univers...*

Le monde est l'ensemble des points de vue possibles sur lui. Par là, il assure une sorte de convergence des consciences, un point d'intersection: nous vivons dans un monde commun, un "koinos kosmos".

3) La perception du moi et le corps percevant engagé dans le monde

La perception du moi n'est pas à décomposer en ses éléments, notamment un sujet et un objet, qu'on chercherait ensuite à réunir par une relation de causalité, car ce faisant, on se condamne à rater le rapport original qu'est toute perception.

Quel est justement ce rapport originel entre le moi et le monde, entre mon corps et le monde extérieur à mon corps ?

Le corps est le centre de la perception et percevoir c'est se rendre quelque chose présent à l'aide du corps. Toute reprise réflexive de la perception par le moi commence par trahir le mouvement de la perception qui est « comme un accouplement de notre corps avec les choses ». Contre les approches précédentes le corps est le sujet de la perception et toute perception extérieure est immédiatement synonyme d'une certaine perception de mon corps comme toute perception de mon corps s'explique dans le langage de la perception extérieure. La perception est le produit de l'unité corrélatrice d'un corps à la fois percevant et perçu et d'un monde perçu.

La perception du moi n'est pas une connaissance du monde extérieur, et le corps ne peut renseigner sur les qualités réelles de ce qui l'entoure. Le corps est un centre d'action qui se projette dans le monde et y dégage des significations pour moi. Le corps n'est pas un récepteur passif, il impose des perspectives, choisit, préfère, intervient dans le monde avec ses déterminations, en cela semblable aux organismes les plus élémentaires, et toute perception est toujours provisoire et inachevée par nature: les erreurs de perception, les perceptions incomplètes ne sont pas des exceptions ou des ratés, mais la loi même de la perception parce que notre corps tout entier y est intéressé et compromis et que la perception est toujours orientée par les particularités du récepteur comme individu et être social. Toute perception du moi est conditionnée par une certaine réceptivité qui se fait oublier. Il n'existe pas d'oeil innocent, rien n'est vu tout simplement à nu, et percevoir c'est interpréter et être engagé dans le monde. Le moi n'est pas à différencier de son mode de perception et du monde qu'il perçoit.

L'énigme tient en ceci que mon corps est à la fois voyant et visible. Lui qui regarde toutes choses, il peut aussi se regarder, et reconnaître dans ce qu'il voit alors l'« autre côté » de sa puissance, voyante. Il se voit voyant, il se touche touchant, il est visible et sensible pour soi-même. C'est un soi, non par transparence, comme la pensée, qui ne pense quoi que ce soit qu'en l'assimilant, en le constituant, en le transformant en pensée - mais un soi par confusion, narcissisme, inhérence de celui qui voit à ce qu'il voit, de celui qui touche à ce qu'il touche, du sentant au senti - un soi donc qui est pris entre des choses, qui a une face et un dos, un passé et un avenir...

Ce premier paradoxe ne cessera pas d'en produire d'autres. Visible et mobile, mon corps est au nombre des choses, il est l'une d'elles, il est pris dans le tissu du monde et sa cohésion est celle d'une chose. Mais, puisqu'il voit et se meut, il tient les choses en cercle autour de soi, elles sont une annexe ou un prolongement de lui-même, elles sont incrustées dans sa chair, elles font partie de sa définition pleine et le monde est fait de l'étoffe même du corps.

Ces renversements, ces antinomies sont diverses manières de dire que la vision est prise ou se fait du milieu des choses, là où un visible se met à voir, devient visible pour soi et par la vision de toutes choses, là où persiste, comme l'eau mère dans le cristal, l'indivision du sentant et du senti.

Maurice Merleau-Ponty, *L'Œil et l'Esprit* (1961), Éd. Gallimard, coll. « Folio-essais », 1993, pp.18-20.

Le corps est visible et voyant : contre l'approche traditionnelle de la perception qui pose en face à face un objet et un sujet, Merleau-Ponty rappelle ici que la perception met enjeu un corps et que c'est au corps qu'elle doit être rapportée, que c'est lui qui est le médiateur entre moi et le monde, avec cette particularité que ce corps par lequel je perçois est aussi « du » monde, qu'il est lui-même immergé dans le monde. Indivision du sentant et du senti. Le moi est ce sentant qui sent par son corps un monde qui lui est indéniablement extérieur. La présence d'autrui dans le monde ouvre les perspectives de mon propre monde. Sans autrui, le moi n'a plus de perspectives, plus de monde (c'est la nuit).

Seul, je suis enfermé dans ma vision des choses sans pouvoir jamais la dépasser. Il n'y a plus de différence entre la réalité et le rêve. Un monde sans autrui n'est plus un monde, ce n'est que le rêve de la réalité.

4) La perception par le moi est conçue comme une activité dévoilante du sens.

La perception est une activité; C'est par elle qu'un paysage se construit.

Chacune de nos perceptions s'accompagne de la conscience que la réalité humaine est « dévoilante », c'est-à-dire que par elle « il y a » de l'être, ou encore que l'homme est le moyen par lequel les choses se manifestent ; c'est notre présence au monde qui multiplie les relations, c'est nous qui mettons en rapport cet arbre avec ce coin de ciel ; grâce à nous, cette étoile, morte depuis des millénaires, ce quartier de lune et ce fleuve sombre se dévoilent dans l'unité d'un paysage ; c'est la vitesse de notre auto, de notre avion qui organise les grandes masses terrestres-, à chacun de nos actes le monde nous révèle un regard neuf.

Mais si nous savons que nous sommes les détecteurs de l'être, nous savons aussi que nous n'en sommes pas les producteurs. Ce paysage, si nous nous en détournons, croupira sans témoins dans sa permanence obscure. Du moins croupira-t-il : il n'y a personne d'assez fou pour croire qu'il va s'anéantir. C'est nous qui nous anéantissons et la terre demeurera dans sa léthargie jusqu'à ce qu'une autre conscience vienne l'éveiller. Ainsi, à notre certitude intérieure d'être « dévoilants » s'adjoint celle d'être inessentiels par rapport à la chose dévoilée.

J-P. Sartre : «Qu'est-ce que la littérature?», *Situations III* (1949) Gallimard, pp. 89-90.

5) Perception du moi et activité symbolique du langage

La perception du moi est tramée par une activité symbolique. Le langage est l'artisan de l'unité du monde et des objets. La nomination des choses par le moi (le jeune enfant) leur donne une existence symbolique. Les choses n'existent ni ne sont perçues, en dehors d'une inscription dans une langue. Par le truchement du langage, notre fabrication d'objets relativement stables paraît nous venir des choses mêmes. Les représentations du mot fondent et produisent à notre insu les représentations des sens et prennent leurs places, alors qu'on les tient pour des représentations

et des reproductions de choses. À notre insu, le langage prête au sentir sa puissance d'inflexion. Aussi le travail de la langue peut faire advenir du nouveau et nous dessaisir de ce que nous estimons être la réalité du monde.

A contrario, l'absence de langage est absence du monde, effondrement du moi, rétrécissement de celui-ci, voilà pourquoi *Je mesure chaque jour ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice personnel. Je sais ce que je risquerais en perdant l'usage de la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance.*

Il faut prendre la mesure ici de la fonction socialisante et structurante du langage, activité symbolique et vitale de mon être au monde, de mon être avec autrui, du MOI.

L'homme s'entoure d'un univers sonore, afin de recueillir et d'élaborer en lui l'univers des objets. De telles expressions n'outrepassent nullement la plus élémentaire vérité. Les rapports que l'homme entretient avec les objets sont fondamentalement et, osons le dire, puisque aussi bien l'affectivité et l'activité dont il est le théâtre dépendent de ses représentations, exclusivement réglés par la manière dont le langage les lui transmet. C'est par un seul et même acte qu'il tisse autour de lui la trame de la langue et qu'il se tisse en elle; chacune décrit autour du peuple dont elle relève un cercle dont il n'est possible de s'échapper que pour pénétrer, au même instant, dans un autre. Il faudrait donc voir dans l'apprentissage d'une langue étrangère la conquête d'une perspective nouvelle et le renouvellement de la vision du monde qui dominait jusque-là; [...]

Wilhelm von Humboldt, Introduction à l'ouvrage sur le kavi (posthume, 1906), trad. P. Caussat, Éd. du Seuil, 1974, pp. 199-201.

Conclusion:

On peut donc dire que l'existence d'autrui, qui m'apparaît de prime abord comme une limitation insupportable du Moi, m'est indispensable. Sans autrui, le monde n'est plus, je règne sur un royaume d'ombres: je suis enfermé en moi-même, dans un "idios kosmos" comparable à celui d'un homme qui dort et qui rêve de la réalité.